

L'émigration m'avait fait passer de l'enfance à l'adolescence, la déportation m'a rendu prématurément adulte.

Drancy, antichambre de la mort, début de la descente aux enfers, avec ses murs noircis de messages déchirants de révolte, de résignation, d'amour et même parfois d'un surprenant courage, qui s'adressaient aux êtres aimés, abandonnés et restés sans nouvelle.

Deux de ces inscriptions m'ont marqué et restent dans ma mémoire jusqu'à ce jour.

« On entre, on crie, c'est la vie. On crie, on sort, et c'est la mort. »

La seconde, comme une lueur d'espoir, m'a souvent redonné le courage de continuer à lutter, même dans des moments insupportables.

« Quand il n'y a plus rien à espérer, c'est là qu'il ne faut pas désespérer. »

L'espoir est l'ultime devoir lorsque aucune issue n'apparaît à l'horizon. Le 4 septembre 1942, par le train n° D901/23 du convoi n° 28, à huit heures cinquante-cinq, Maman, Erika et moi avons quitté Drancy par la gare du Bourget, pour une destination inconnue. Ce train emportait neuf cents quatre-vingt-dix-neuf personnes.

En 1945, seuls vingt-cinq hommes et deux femmes ont survécu.

C'est dans des wagons cadenassés, prévus pour « 8 chevaux ou 40 hommes » avec pour toute aération des petites ouvertures grillagées, que furent entassées environ soixante-dix personnes, femmes, enfants de tous âges, hommes, vieillards et invalides. Au sol se trouvait un peu de paille et dans un coin deux seaux, l'un contenant de l'eau potable, l'autre, devant lequel nous avons suspendu une couverture, prévu pour les besoins naturels. Il était devenu évident que notre destination ne pouvait pas être un camp de travail comme on essayait de nous le faire accroire !

Le voyage paraissait n'en plus finir et l'angoisse grandissait au fur et à mesure. Dans ces sinistres wagons, l'odeur était irrespirable. Affamés, assoiffés, les gens pleuraient, gémissaient, certains frisaient l'hystérie.

Plus tard, j'ai appris qu'à l'arrivée on comptait parfois jusqu'à trente morts par wagon.

Pour la majorité ce fut le dernier voyage.

Nous nous trouvions dans un total état d'épuisement physique et moral quand, après plusieurs jours de voyage, le train s'est arrêté en rase campagne près de Kosel, dans la région d'Auschwitz en Haute-Silésie. Les portes des wagons furent ouvertes avec fracas. L'aboiement des chiens se mêlait aux hurlements des SS ordonnant aux hommes valides, de dix-huit à quarante ans de sauter sur le ballaste, à plus d'un mètre cinquante du sol :

« Schnell, Schnell ! Raus ! »

C'est dans un vacarme et une panique infernale que les familles ont été séparées.

Bien que n'ayant pas encore dix-huit ans, sachant que je ne pouvais être d'aucun secours pour ma mère et ma sœur, je ne voulais pas rester avec les enfants et les personnes âgées et souhaitais me joindre aux hommes valides. J'ai dû m'arracher à l'étreinte de ma mère. Devant mon insistance elle a finalement cédé, me serrant contre elle, le visage baigné de larmes, elle mit autour de mon cou en un geste purement symbolique son carré de soie, que j'ai précieusement réussi à garder quelque temps. Notre séparation fut un véritable déchirement.

Tous les déportés n'ont pas eu le privilège de pouvoir embrasser leurs proches avant l'ultime séparation.

J'entends encore les cris et les pleurs des familles désunies.

Les vociférations des SS, les aboiements des chiens laissaient peu de temps à de longues effusions !

Lorsque le train est reparti et a emporté Maman et Erika, j'ignorais heureusement le sort qui les attendait. L'horrible vérité, je l'ai apprise un an plus tard. Après l'arrêt à Kosel elles avaient été acheminées directement vers les chambres à gaz de Birkenau.

Notre groupe composé d'environ deux cents cinquante hommes fut conduit au camp de Tarnovitz, un des quarante six camps satellites faisant partie de l'organisation Schmelt. Nous y avons trouvé des déportés provenant de presque tous les pays d'Europe envahis par les nazis. À l'une des extrémités il y avait une baraque réservée à une trentaine de femmes, chargées de la maintenance du camp et de la

cuisine. Leur présence m'a fait espérer que maman et Erika se trouvaient non loin de là dans les mêmes conditions, ce qui me paraissait logique. J'ignorais alors que rien ici ne fonctionnait suivant une logique commune.

À travers le grillage qui nous séparait, une jeune fille, chétive et pâle m'a souri. Nous avons parlé de nos familles, partagé l'inquiétude de notre devenir. Son doux regard posé sur moi me fut d'un grand réconfort et sa sollicitude dans ce milieu hostile m'a rappelé la fréquente bénédiction de ma grand-mère :

« *Que la bienveillance de ton prochain t'entoure et que Dieu te protège !* »

J'ai réalisé à ce moment le sens profond de ses invocations fréquentes et qui m'ont suivi au cours de ma vie.

Rachel travaillait à la cuisine, avant de nous séparer elle m'a promis que tous les soirs elle déposerait, pour moi devant le grillage, un bol de soupe.

Accablé par les dures journées qui débutaient à l'aube et se terminaient le soir venu, quel réconfort de trouver la soupe providentielle et surtout plus consistante que celle normalement distribuée. Pas une seule fois ma petite amie Rachel a manqué à sa promesse ! Ce supplément de nourriture m'a sans aucun doute aidé à mieux supporter ce premier hiver et les six mois à Tarnovitz. Je l'entrevois de temps en temps seulement et recevais son sourire comme un encouragement précieux. J'ai trouvé en elle, d'une façon inattendue dans ce lieu maudit, un peu de solidarité et de bonté !

Ici notre travail consistait à déplacer sur nos épaules des poteaux télégraphiques, des traverses et des rails pour réparer des voies de chemin de fer affaissées. Nous étions surveillés par un kapo et un contremaître. Ce dernier, véritable tortionnaire faisant pleuvoir des sévères coups de canne sur celui qui s'avisait de lever la tête de son travail, ne fut-ce qu'un court instant.

Torse nu, par un grand froid, en dépit d'un travail ininterrompu, nous ne parvenions pas à nous réchauffer. À ce rythme infernal beaucoup s'effondraient en peu de temps.

Rapidement je me suis rendu compte que l'on s'acharnait davantage sur ceux qui leur semblaient être des « intellectuels ». Bizarrement les porteurs de lunettes étaient classés parmi ceux-là.

Aussitôt je me suis défait des miennes. Connaissant les nazis, de par mon passé viennois, j'ai prétendu être menuisier comme mon père.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, la lutte des classes ne semblait pas s'être arrêtée aux portes de l'enfer !

Je m'étais fait un ami de mon âge, Dev. Il était hollandais, très isolé car ne parlant que sa langue maternelle et un peu d'allemand. Chaque soir je lui donnais un peu de ma soupe supplémentaire, qu'il se chargeait de réchauffer et surveiller sur l'unique poêle, très convoité, de la baraque. Il ne pouvait pas la quitter des yeux, elle était si précieuse et les chapardages très fréquents ! Nos camarades se pressaient autour du poêle dès le retour du travail pour faire sécher leurs vêtements mouillés par la pluie ou par la neige fondue. Certains y faisaient griller de fines tranches de pommes de terre, convaincus que grillées elles avaient davantage de consistance et calmaient mieux leur faim. Des illusions de ce genre et bien d'autres faisaient partie de notre existence.

De temps en temps il y avait des tentatives d'évasion. Elles étaient rares, vouées à l'échec et les sanctions infligées sévères. Un de nos gardiens particulièrement machiavélique ordonnait par jeu à un déporté, sous un prétexte quelconque de s'éloigner du chantier. Aussitôt il était arrêté par les hurlements et les coups de sifflet et accusé d'avoir tenté de s'évader. Un de mes amis français fut ainsi condamné à vingt-cinq coups de bâton. Au premier, sous la douleur il s'est écrié :

« *Merde !* »

Interprété par son bourreau par *Mörder* (assassin). De rage il a été frappé de plus belle et en piteux état transféré dans un autre camp.

Aux personnes malades il était conseillé de se faire affecter au « sanatorium » où de meilleurs soins leurs seraient dispensés !

La véritable destination, nous l'avons compris plus tard, tout comme les transferts dans un autre camp, était le plus souvent la chambre à gaz.

Un jour j'ai retrouvé David Berger avec qui nous avons été arrêtés à Saint-Julia. Cet homme que j'avais connu alors, grand, fort et jovial, était devenu méconnaissable, il avait à peine trente-cinq ans. À bout de forces, décharné, il m'a imploré :

« Paul, tu es jeune, moi je suis épuisé. Si tu sors d'ici, promets-moi de t'occuper de mes enfants ! »

Je ne l'ai plus revu David Berger !

Après six mois, brusquement nous avons été transférés au camp de Schoppinitz, non loin de là, plus sinistre encore que Tarnowitz. Je fus séparé de Rachel sans pouvoir lui faire mes adieux et lui dire, comme j'aurais tant aimé le faire, combien sa fidèle amitié m'avait été précieuse durant tous ces mois.

Schoppinitz se trouvait dans un angle, délimitée par deux voies de chemin de fer qui semblaient se rejoindre à l'horizon, le ciel bas et toujours sombre.

De nombreux trains passaient devant le camp.

Certains transportaient des Ukrainiens vers l'Allemagne pour y travailler. Les portes coulissantes de leurs wagons étaient souvent ouvertes et lorsque nous nous trouvions à proximité nous leur quémardions de quoi manger. Émus par notre aspect, ils nous lançaient des morceaux de pain, parfois moisis. Nous les avalions néanmoins avec avidité.

Ils devaient avoir quitté leurs foyers depuis fort longtemps ...

D'autres convois plus sinistres, transportaient des Juifs dans des wagons semblables à ceux qui nous avaient amenés ici, les emportant vers la mort. Impuissants, nous entendions leurs pleurs et leur gémissements. Nous pouvions parfois entrevoir un visage amaigri à travers les petites lucarnes grillagées.

Inoubliable fut le jour où un train de chars se dirigeant vers le front russe s'arrêta à notre hauteur. De l'une des plates-formes, un SS pour « se divertir » a balayé d'une rafale de mitrailleuse le camp. Plusieurs camarades ont été tués sous mes yeux, l'un d'eux faisait office d'infirmier et portait visiblement, un brassard marqué d'une Croix-Rouge. Ce fut une scène hallucinante. Depuis ce carnage, chaque fois qu'un

train militaire s'arrêtait à proximité, nous étions pris de panique.

Nous vivions ainsi quotidiennement dans un univers infernal où nos repères avaient disparu.

Nos journées se passaient à décharger des wagons de charbon, de sable ou des sacs de ciment de cinquante kilogrammes. Leur poids dépassant le nôtre, nous devions les porter sur notre nuque. Les coups s'abattaient sur celui qui perdait l'équilibre en descendant des wagons le long des planches oscillantes, instables.

Souvent le contenu des sacs en se déchirant se répandait sur le sol et imprégnait nos vêtements. Ces sacs fait de plusieurs couches de papier épais nous les mettions, bien qu'interdit, sous nos vestes afin de nous protéger un peu du froid et de la pluie. En rentrant au camp nous étions gris du ciment qui collait sur notre corps, nous donnant l'air de clowns tragiques.

Afin d'améliorer ma ration quotidienne je suis devenu repriseur de chaussettes. Seuls les Kapos, cuisiniers et autres privilégiés appelés *Prominenten* (dignitaires), en possédaient. Nous, depuis fort longtemps devions nous contenter de « chaussettes russes », faites de morceaux de chiffons avec lesquels nous enveloppions tant bien que mal nos pieds nus. C'était une maigre protection contre le froid et le frottement de nos galoches provoquaient des blessures qui se transformant en plaies purulentes.

En compensation de mon travail je recevais quelques pommes de terre, un peu de soupe, parfois un morceau de pain hautement apprécié.

Ne pouvant résister au regard avide de Dev, je lui en offrais une petite part. Ces suppléments nous permettaient de conserver un morceau de pain pour ne pas rester sans nourriture toute la journée du lendemain. Dev et moi le cachions sous nos têtes pour le protéger du vol durant la nuit. Le matin nous n'avions qu'un soit disant café-ersatz, qui avait pour seul avantage d'être chaud et à midi une soupe très fluide.

Un matin au réveil, Dev contrarié découvre que son pain lui a été dérobé. Aussitôt je regardai sous ce qui me servait d'oreiller pour constater avec horreur que le mien avait également disparu.

Un de mes voisins qui se trouvait au niveau inférieur de mon châlit, dans un état squelettique, plus âgé, (pour l'adolescent que j'étais un homme de trente ans me paraissait vieux) m'a offert trois minuscules pommes de terre et une fine tranche de pain. À peine consistante !

Quel mot trouver pour qualifier ce geste, cette abnégation, venant d'un être souffrant de tous les malheurs dans cet endroit où toute sensibilité semblait inexistante ...

Dans notre baraque les vols se multipliaient. Dev, soupçonné, fut transféré dans une autre et les vols cessèrent. Je ne voulais et ne pouvais croire en sa culpabilité. Mais quelques jours plus tard, au réveil, il est venu vers moi en courant pour m'avouer que torturé par la faim il avait été pris en flagrant délit et m'a supplié de lui garder mon amitié, m'assurant qu'il supporterait alors plus facilement la bastonnade qui lui serait infligée lors de l'appel et sa mise en quarantaine que nous infligions aux voleurs. Ainsi celui que je croyais mon ami avait aussi volé mon pain ! J'étais profondément heurté, choqué et attristé. C'était trop grave, je n'ai pu lui accorder mon pardon.

Aujourd'hui je regrette ma sévérité. Dev, comme tant d'autres, avait beaucoup de mal à maîtriser la faim lancinante et obsédante qui nous tenaillait tous. Nous pensions du matin au soir, par quel moyen trouver de la nourriture. La faim annihilait nos réactions, notre intelligence, notre bon sens. Seuls ceux qui ont souffert ou souffrent des affres de la faim peuvent comprendre que l'on puisse être poussé à agir d'une façon aussi condamnable : oter un peu de vie à son camarade de misère, en lui volant un morceau de son pain.

Nos bourreaux, les vrais responsables, qui nous faisaient atteindre l'extrême limite du supportable, se réjouissaient de tels incidents et punissaient parfois aussi bien le coupable que sa victime.

Tout était imprévisible.

Un jour un kapo dont le comportement habituel était pourtant assez convenable, a battu à coups de cravache avec une inexplicable colère un de mes camarades sur le lieu de travail. Sanglotant, celui-ci le maudit en yiddish :

« *Que les mains lui tombent* » !

Quelques jours plus tard, hasard ou justice immanente, ce kapo a eu quatre doigts écrasés entre deux wagons qui se tamponnaient. Cette blessure lui a valu d'être éliminé lors de la sélection qui a suivie.

En novembre 1943, notre séjour à Schoppinitz prit fin.

Nous ne connaissions pas la prochaine étape. Notre grande frayeur, due à la menace permanente d'être envoyés pour la moindre « désobéissance » ou manque de « discipline » à Auschwitz, tristement réputé, était obsessionnelle. En apprenant que nous allions à Birkenau, naïvement nous étions soulagés.

Aussi, lorsque après un court trajet, le train s'immobilisa en gare d'Auschwitz, nous étions accablés. La crainte du pire était devenue réalité : Birkenau était synonyme d'Auschwitz.

Cet immense univers concentrationnaire, divisé en plusieurs camps, Auschwitz I = *Stammlager* (essentiellement pour prisonniers politiques polonais), Auschwitz II = *Birkenau* (camp de travail et camp d'extermination, essentiellement pour les Juifs) et Auschwitz III = *Buna Monowitz* (industrie chimique IG Farben) s'étendait sur près de quarante kilomètres carrés, soit l'étendue de la ville de Metz.

Mais ce genre de comparaison n'a guère de sens. Auschwitz est imbibé de larmes, de sang, de désespoir. Les cendres de centaines de milliers de morts recouvrent son sol. Le plus grand cimetière du monde. C'était le royaume de la mort et du mal absolu.

Nos bourreaux mettaient ici en application la « solution finale », dont les modalités d'application ont été prises à Wannsee, près de Berlin en janvier 1942, tenue hautement secrète, signifiant l'extermination industrielle et totale de tous les Juifs se trouvant sous leur domination qu'il fallait organiser avec efficacité, dans un secret absolu.

Birkenau, aménagé en 1941 s'étendait sur cent soixante-quinze hectares, à trois kilomètres d'Auschwitz I et semblait par son environnement prédestiné à cette infernale entreprise. C'était le camp central d'un nombre d'autres camps satellites qui se trouvaient en Silésie et fournissaient de la main-d'œuvre aux mines de charbon (Janina,